CRITIQUE, festival. MONACO, Concerts au Palais Princier, le 7 août 2025. LISZT / R. STRAUSS / BRUCH. Sergueï Khatchatryan (violon), Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Emmanuel Tjeknavorian (direction)

On ne l'attendait pas, il nous a ébloui. Le chef d'orchestre Emmanuel Tjeknavorian, rarement entendu en France, directeur musicale (depuis cette année) de l'Orchestre *Symphonique* de Milan, nous a conquis dès son premier concert à Monaco, dans le cadre de son festival « *Concerts au Palais Princier*« . Il est certainement destiné à une grande carrière. Retenez son nom – même si ce n'est pas simple !

Le concert se déroulait dans la cour du Palais Princier, ce lieu chargé d'histoire bordé d'un côté par les arcades peintes de la galerie d'Hercule, d'un autre par les vitraux de la chapelle du palais. Au centre se dresse le monumental escalier à double révolution entre les bras duquel s'installe en majesté l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**. La beauté de la nuit de la Côte d'Azur achève de donner sa somptuosité au lieu. Les soirées musicales y sont les plus belles et les

plus chic de la région. On n'y entre qu'en cravate et et robe du soir.

Quelle est la première qualité de ce chef ? Difficile de répondre : il semble les avoir toutes ! Il possède d'abord une parfaite connaissance de ses partitions : il les dirige par coeur. Il a ensuite une totale main-mise sur l'orchestre : rien ne lui échappe. La moindre vibration d'un pupitre ou d'un autre semble obéir à sa baguette. Ses nuances glissent de l'infime au somptueux ; ses pianissimos sont si légers qu'ils deviennent frémissements. Dans sa direction tout respire, tout avance avec noblesse. Même lorsqu'un fracas éclate, c'est un fracas dompté, sculpté. Tout est dans le détail : une ponctuation de clarinette, une virgule de trombone, une apostrophe de violoncelle là, un accent de percussion…

Sous la main d'**Emmanuel Tjeknavorian**, la *Méphisto-Valse* de **Franz Liszt** s'est embrasée comme un bouquet d'étincelles. Le poème symphonique *Till Eulenspiege*l de **Richard Strauss**, s'est animé, espiègle, farceur et tendre. Ses grimaces et ses pleurs rebondissaient de solo en solo – en particulier celui, sensible et lumineux, de la violon-solo **Liza Kerob,** ou le cor rond et fier de **Patrick Peigner** qui portait la voix du héros.

Un autre soliste se présenta au cours de ce concert, dans le *Concerto pour violon* de **Max Bruch** : **Sergueï Khachatryan**. Un merveille de violoniste ! Lui aussi recherchait les *pianissimi* impossibles – des sons si fins qu'on les devinait plus qu'on ne les entendait. Alors toute la cour retenait son souffle, comme si la moindre respiration eût rompu le fil d'or de son violon.

En guise d'au revoir on eut droit au « *Beau Danube bleu* » de **Johann Strauss**. Oh… le chef ne nous en donna pas une interprétation banale de café-concert. Il la cisela comme il aurait fait avec une *Symphonie* de Mozart, lui donna le même élan qu'une *Symphonie* de Brahms. Il maîtrisait avec panache les changements de tempo. La musique bondissait, enflait,

balançait. L’azur de la Côte basculait dans le bleu du Danube. Et lorsque la dernière note fut atteinte on eut l’impression que la nuit entière tournait encore, en robe de bal, dans la cour princière…

_____

CRITIQUE, festival. MONACO, Concerts au Palais Princier, le 7 août 2025. Sergueï Khatchatryan (violon), Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Emmanuel Tjeknavorian (direction). Crédit photographique (c) Emma Dantec

---

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Théâtre de l’Archevêché, le 20 juillet 2025. CAVALLI : La Calisto. L. Oliva, A. Rosen, G. Bridelli… Jetske Mijnssen /

Sébastien Daucé

Le rideau s’ouvre au Théâtre de l’Archevêché et nous voici transportés dans un salon du dix-huitième siècle : boiseries blondes, lumière tamisée. Il flotte un parfum d’iris et de crinoline. Passent des robes à panier, des perruques, des bas de soie. Les silhouettes glissent, portées par la musique. La musique – ô la musique ! – celle de Francesco Cavalli nous prend par la taille et nous entraîne dans un bal baroque. C’est *La Calisto* de Cavalli que l’on donne ce soir.

Le spectacle est magnifique. Il s’inscrit dans la grande et belle tradition des beaux spectacles du Festival d’Aix. L’Archevêché a vu passer bien des fastes, celui-ci est un bijou. Aix-en-Provence aime Cavalli, ce compositeur italien auteur d’une quarantaine d’opéras. Deux de ses ouvrages ont déjà été représentés : *Elena* en 2013 et *Erismena* en 2017. Mais c’était au Théâtre du Jeu de Paume. A présent Cavalli a pris du galon. Il a droit à la scène du Théâtre de l’Archevêché. Comme un seigneur. Il peut s’asseoir à la même table que Mozart. Sa Calisto a été prise en mains par la metteuse en scène néerlandaise **Jetske Mijnssen**. Avant de monter son spectacle, celle-ci a relu *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos. Elle a plongé son histoire dans l’ambiance de ce roman amoureux et libertin. Mais ici, les hommes ne sont pas les seuls concernés. Il y a aussi les dieux. L’Olympe se retrouve dans le boudoir de la marquise de Merteuil. Et voilà que se présentent Jupiter, son épouse Junon, son fils Mercure, sa fille Diane, la Nymphe Calisto. Tous sont issus des *Métamorphoses* d’Ovide. Les relations

amoureuses vont et viennent. Entre hommes aussi bien qu'entre femmes. On ne sait plus qui est qui, qui va où, qui aime qui, qui se fait repousser par qui. Le désir change de forme, de sexe, d'humeur – il vole, il s'épuise, il reprend. Jupiter se transforme en Diane pour séduire Calisto. Junon, jalouse, transforme Calisto en ourse. Jupiter la transcende en constellation (la Grande ourse). C'est ainsi qu'on vit dans l'Olympe !

La distribution vocale est en tous points brillante. Voici Calisto, nymphe et proie, toute de fraîcheur : la jeune **Lauranne Oliva** lui prête sa voix lumineuse, limpide même souffrante le soir où nous l'avons entendue (une annonce a été faite…). Jupiter a le timbre souverain d'**Alex Rosen**. Il n'hésite pas à transformer sa belle voix de basse envoix de tête pour se faire passer pour Diane. Sourires du public ! **Giuseppina Bridelli,** en Diane, baroque à souhait, manie la séduction avec aisance. À ses pieds, **Paul-Antoine Bénos-Djian**, Endymion gracieux, tournoyant, soupirant. **Anna Bonitatibus** – Junon trompée, mais fière – gronde, se fait tragédienne. Dans ce monde baroque où les hommes chantent dans des tessitures de femmes et vice-versa, on est touché par le ténor **Zachary Wilder**, incarnant la vieille Linfea qui n'a jamais connu l'amour. Le baryton **Dominic Sedgwick** fait monter la température : il est brillant Mercure ! Autour d'eux, tout un petit monde de dieux d'apparat : Pan, Sylvain, le Petit Satyre – trio pétillant. Tout cela fait une distribution homogène, de belle qualité.

Et tout cela repose sur la base solide d'un **Ensemble Correspondances** conduit avec sérieux, avec maîtrise, avec une rigueur souple et une élégance ferme par **Sébastien Daucé**. Depuis sa création à Venise, en 1651, jamais, peut-être, l'opéra *La Calisto* n'avait été représentée avec autant de soin. Il restera l'un des fleurons du Festival d'Aix !

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Théâtre de l’Archevêché, le 20 juillet 2025. CAVALLI : La Calisto. L. Oliva, A. Rosen, G. Bridelli… Jetske Mijnssen / Sébastien Daucé. Crédit photographique © Monika Ritterhaus

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 19 juillet 2025. BIZET : Les Pêcheurs de perles (version de concert). E. Benoît, P. Patti, F. Sempey… Les musiciens du Louvre, Choeur de l’Opéra Grand Avignon, Marc Minkowski (direction)

C’est le cœur gros qu’on s’est rendu, samedi, à la

soirée organisée par le Festival d'Art lyrique d'Aix-en- Provence pour la célébration des cent cinquante ans de la mort de Georges Bizet. On avait en effet appris dans l'après-midi le décès d'une de ses plus admirables interprètes, Béatrice Uria-Monzon. Dans nos têtes surgissaient des souvenirs enflammés de cette Carmen éblouissante, incendiaire et souveraine.

Le chef d'orchestre **Marc Minkowski** prit la parole pour évoquer sa mémoire. Puis, comme toujours, la vie du spectacle reprit ses droits. On assista à une mémorable version de concert du premier chef d'œuvre de Bizet, ***Les Pêcheurs de perles***. La musique y ondule comme le doux ressac d'une mer aux deux premiers actes puis se déchaîne en tempête au troisième. L'histoire de l'oeuvre, située à Ceylan, est celle d'une amitié entre deux hommes, Nadir et Zurga, qui vole en éclats à cause de leur amour pour la même femme, Leila. Elle-même est écartelée entre son amour pour Nadir et son vœu de prêtresse

Les amateurs d'opéra prisent de plus en plus les versions de concert, excédés qu'ils sont par les absurdes extravagances des metteurs en scène. Dernier exemple : le *Don Giovanni* d'Aix. En version de concert, les amateurs sont directement confrontés à la pureté de la musique et à la chair vive des voix. Cela suffit à leur bonheur. Lors de ces *Pêcheurs de perles*, leur bonheur fut à son comble. Le ténor samoan **Pene Patti** fut éblouissant. S'il a perdu de son embonpoint, sa voix reste intacte, avec sa couleur de velours, ses inflexions suaves, son timbre enjôleur, ses aigus infiniment doux, sa justesse admirable. Sa romance « *Je crois entendre encore* » fut acclamée. On frémissait à l'entendre murmurer au creux de notre oreille le souvenir de son amour. **Florian Sempey**, bien connu des Aixois, a été tout simplement somptueux. Avec sa voix puissante et ses inflexions dramatiques, il a fait vibrer

les cœurs et les murs : « **L’orage s’est calmé** », chantait-il au troisième acte, mais le public, lui, bouillonnait d’admiration.

Et il y eut la découverte, à Aix, d’**Elsa Benoît.** Elle cueillit tous les regards, comme une fleur surgit dans la nuit. Elle fut une Leïla d’ombre et de lumière, le visage animé d’un feu discret, la voix limpide, rayonnante, égale sur toute sa tessiture, ferme et nuancée comme une étoffe précieuse. On retenait son souffle quand elle se perdait dans « M*e voilà seule dans la nuit* », on frémissait avec elle. N’oublions pas le baryton-basse **Edwin Crossley-Mercer** qui, issu de l’Académie lyrique d’Aix, fit forte impression, donnant à son chant une robustesse presqu’antique.

L’orchestre était celui des **Musiciens du Louvre**, le Chœur celui **de l’Opéra Grand Avignon**. Là, il se passa quelque chose de curieux : sous la baguette de Marc Minkowski tous apparurent lourds au premier acte, traînant les pieds là où la musique s’apprêtait à bondir, et soudain, après l’entracte, on les vit métamorphosés en une floraison d’éclats, alertes, brillants, dynamiques, comme s’ils avaient pris un remontant pendant la pause ! On était venu chercher des perles. Elles nous furent données. On eut droit à une pêche miraculeuse, dans les eaux profondes du beau festival d’Aix.

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 19 juillet 2025. BIZET : Les Pêcheurs de perles (version de concert). E. Benoît, P. Patti, F. Sempey… Les musiciens du Louvre, Choeur de l’Opéra Grand Avignon, Marc Minkowski (direction). Crédit photographique (c) André Peyrègne

CRITIQUE, festival. GATTIERES, festival Opus Opéra, le 15 juillet 2025. MASCAGNI : L'Amico Fritz. D. Battiniello, C Bonnet, N. Ibanez, I. Thirion… Orchestre Philharmonique de Nice, Jeanne Pansard-Besson (mise en scène), Barbara Dragan (direction)

Les belles soirées d'été se méritent. Il faut parfois grimper pour les atteindre. Par exemple, gravir les rues étroites et pentues du vieux village de Gattières dans les Alpes-Maritimes. Au sol, les marches usées sentent la pierre chaude et la poussière du Sud. Au haut, sur une des places du village s'ouvre un monde inattendu – celui de l'art lyrique. Une scène est adossée à un mur de pierres au-dessus duquel se dresse un marronnier

trône royalement. En arrière-plan, une maison provençale aux volets mi-clos semble veiller sur le lieu.

C’est en cet endroit que l’**Association Opus Gattières** organise chaque été – depuis trente-six ans ! – une représentation lyrique. L’œuvre de cet été est ***L’Amico Fritz*** de **Pietro Mascagni**. L’ouvrage semble si bien adapté au lieu qu’on se prend à croire que le compositeur l’a écrit pour qu’il soit joué ici. L’intelligence et la sensibilité du travail de la metteuse en scène **Jeanne Pansard-Bresson** ne font que renforcer cette impression. Avec subtilité et souplesse, elle a mis en harmonie le lieu et la partition, racontant joliment cette histoire d’homme réfractaire au mariage qui finit par tomber amoureux. Enfin un opéra qui finit bien !

Toutes les voix sont de grande qualité s’élevant avec grâce dans la nuit. En premier lieu la rayonnante soprano **Charlotte Bonnet.** A côté d’elle, le ténor **Davide Battiniello** fait valoir sa voix bien timbrée, rondement émise. Le baryton **Ivan Thirion** s’impose avec autant d’autorité que de musicalité. **Noelia Ibáñez**, mezzo souple et chantante, complète ce quatuor avec une aisance qui enchante.

Un orchestre symphonique les accompagne. Oui, un vrai orchestre – ce qui est exceptionnel dans les productions de spectacles villageois : le **Philharmonique de Nice**, conduit avec finesse et énergie par **Barbara Dragan**. Ainsi, dans le cadre provençal de ce village perché, la musique s’épanouit-elle comme une fleur au crépuscule. Tous les amis sont sous le charme : l’ami Fritz en premier lieu – et ensuite tous les amis de l’art lyrique.

CRITIQUE, festival. GATTIERES, festival Opus Opéra, le 15 juillet 2025. MASCAGNI : L'Amico Fritz. D. Battiniello, C Bonnet, N. Ibanez, I. Thirion… Orchestre Philharmonique de Nice, Jeanne Pansard-Besson (mise en scène), Barbara Dragan (direction). Crédit photo (c) Sophie Killian

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 10 juin 2025. ROSSINI : Le Barbier de Séville. L. Sekgapane, I. Leonard, M. Olivieri, L. Pisaroni… Damiano Michieletto / Diego Matheuz

Dans cette production du *Barbier de Séville* de Gioachino Rossini, reprise à l'Opéra Bastille, le metteur en scène italien Damiano Michieletto a la bougeotte. Il ne tient pas en place, et même ne s'accorde pas une seconde de répit. Tout s'agite,

tout bouge. On voit sans cesse des chanteurs monter et descendre des escaliers, traverser des appartements, rentrer et sortir, revenir sur leurs pas, remonter les escaliers, les redescendre, les remonter encore. Leurs mollets sont autant sollicités que leur voix. Le décor tourne. Il présente d'un côté la façade d'un immeuble aux murs lépreux et aux balcons conviviaux et de l'autre l'intérieur des appartements, ouverts sur leur indiscrète intimité. Ce décor tourne de face et de dos. Est-ce cela qu'on appelle le tournedos Rossini ?

Tout cela engendre la bonne humeur et convient à la gaieté rossinienne. On en a besoin par les temps qui courent. Et l'humeur est d'autant meilleure que la distribution vocale est bonne. Elle est dominée par le Figaro de **Mattia Olivieri.** Une belle puissance vocale, de la présence, de l'abattage. Avec, ce Figaro, on est à la noce ! La Rosine d'**Isabel Leonard** a une voix corsée comme un fruit d'été, gorgée de saveur et d'éclats. Dans « *Una voce poco fa* », qu'elle chante dans sa cuisine et non sur son balcon – romantisme domestique ! – elle retient les tempos, alanguit ses ornements, torsade les rythmes… et cela a belle allure. De son côté, le ténor sud-africain **Levy Sekgapane** est un vrai ténor rossinien. Le timbre est coloré, agréable, son phrasé élégant. Sa voix s'enroule avec la souplesse d'un lierre grimpant. Son chant a cependant tendance à se raidir lorsqu'il force les nuances. Dans le mezzo forte, il est idéal. Grâce à **Carlo Lepore,** le docteur Bartolo se porte bien, merci ! Et même très bien. Il donne à son personnage de vieux tuteur râleur un aspect plus sympa que méchant. Très bon également, le Basile de **Luca Pisaroni**, même si son air de la calomnie, pris à un tempo plutôt lent, traîne un peu les pieds. La Berta de **Margarita Polonskaya** a eu, à

juste titre, sa part de succès. Ainsi qu'**Andres Cascante**, dans ses courtes mais belles interventions de Fiorello.

Le **Chœur de l'Opéra national de Paris** est très bon, comme à son habitude. Quant à l'**Orchestre de l'Opéra national de Paris**, il excelle sous la direction souple et vive de **Diego Matheuz.** Pour commencer, il nous donne une leçon : l'*Ouverture* étant donnée rideau fermé, on s'aperçoit qu'on n'a pas besoin de décor, tournant ou pas, pour se laisser envoûter par la musique de Rossini. Dans ses propres tours, détours, retours et dans ses fameux *crescendi*, elle suffit à elle seule à nous entraîner dans le plus beau des vertiges.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 10 juin 2025. ROSSINI : Le Barbier de Séville. L. Sekgapane, I. Leonard, M. Olivieri, L. Pisaroni… Damiano Michieletto / Diego Matheuz. Crédit photographique © Sébastien Mathé

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 21 avril 2025. BACH : Cantates et

Oratorio de Pâques. Choeur de chambre de Namur, Les Talens lyriques, Christophe Rousset (direction)

Etranges fêtes de Pâques où le monde chrétien a à la fois célébré la Résurrection du Christ… et pleuré la mort du Pape ! Lundi soir, à la fin d'une longue journée de deuil, les fanfares de l'*Oratorio de Pâques* de Jean-Sébastien Bach ont répandu leur joie dans le grand Auditorium de la Philharmonie de Paris et obtenu un immense succès. Divins contrastes d'un jour historique au bout duquel triomphe l'espérance !

Christophe Rousset dirigeait ses ***Talens lyriques*** et le **Chœur de chambre de Namur.** Le programme comportait outre l'*Oratorio de Pâques* deux autres *Cantates* pascales de Bach, les *BWV 66 et 134*. Bach, sublime de la première à la dernière note ! La première *cantate* était traversée à la fois par les sentiments de crainte et des expressions d'espérance. La seconde se présentait sous forme d'un dialogue d'actions de grâce entre l'alto et le ténor. « *Auf, auf !* » chantait le ténor pour inviter les croyants à glorifier Dieu.

L'*Oratorio de Pâques*, qui fait triompher l'éclat de ses *Alleluia*, évoque aussi la désolation des femmes à l'annonce de la mort du Christ. Un poignant *lamento* de hautbois monte de l'orchestre. Puis un duo sublime entre la soprano et la flûte, simplement accompagné par le *continuo* du violoncelle. Une simple voix et deux instruments sans orchestre pour tenir en

respect le grand Auditorium Boulez ! Là, d'habitude, explosent les grands orchestres dans les passages monumentaux des *Symphonies* de Brahms ou de Mahler. On a ainsi la preuve qu'en musique – comme en toute chose d'ailleurs – la qualité ne doit pas être confondue avec la quantité !

Dirigé par **Christophe Rousset**, ***Les Talens lyriques*** ont tissé de la dentelle tout au long de la soirée. Les interventions de la violoniste et du violoncelle solistes firent notre régal. Les bois, rivalisant de délicatesse avec les cordes, faisaient de la broderie, tandis que, de leur côté, trois trompettes « naturelles » (sans pistons, comme à l'époque de Bach), apportaient l'éclat des dorures du baroque flamboyant.

Le quatuor vocal fut dominé par les deux femmes, la soprano russe **Anna El-Kashem** et la mezzo norvégienne **Mari Askvik**. Le ténor britannique **Nick Pritchard**, au beau timbre et au phrasé élégant, manquait cependant de graves, tandis que le baryton norvégien **Halvor Festervoll Melien** (pour Edwin Crossley-Mercer initialement annoncé), à la voix peu timbrée, assura néanmoins sa partie avec autorité. Enfin, malgré des attaques parfois dures, le **Chœur de chambre de Namur** a donné tout l'éclat voulu à ses interventions.

Tous ont fait triompher Bach à Pâques dans l'apogée de cette journée dont on se souviendra !…

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 21 avril 2025. BACH : Cantates et Oratorio de Pâques. Choeur de chambre de Namur, Les Talens lyriques, Christophe Rousset (direction). Crédit photographique © André Peyrègne

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 20 avril 2025. VERDI : Don Carlos. Charles Castronovo, Maria Rebeka, Christian Van Horn, Ekaterina Gubanova… Krzysztof Warlikowski / Simone Young

C’était en 2017. C ‘est à dire avant les années Covid. Autant parler d’une autre époque… Le monde ne savait pas ce qui l’attendait. L’Opéra Bastille avait programmé le *Don Carlos* assassin du metteur en scène polonais Krzysztof Warlikowski. Il fût hué. Huit ans plus tard, l’Opéra Bastille reprend ce spectacle. La mise en scène est toujours aussi énigmatique mais passe comme une lettre à la poste. On est finalement pris par la force du spectacle et, surtout, par la qualité de distribution vocale. Au bout du compte, ce *Don Carlos* est un succès.

Énigmatique, en effet, la mise en scène. On n’est plus dans

l'Espagne du XVème. siècle où le roi Philippe II et son fils Carlos se disputent l'amour d'Elisabeth de Valois, fille d'Henri II, mais dans un monde moderne. Les personnages n'ont aucun scrupule à garder leurs noms et leurs références historiques même s'ils vivent à notre époque. L'essentiel du décor est constitué d'un immense salon tapissé de boiseries. Au premier acte, ce salon est censé être… la forêt de Fontainebleau, au troisième acte le… jardin de la reine, au dernier acte le… monastère de Saint-Just. Pour qu'on comprenne où l'action se situe une inscription s'affiche sur un écran : « Jardin de la reine », « Monastère de Saint-Just », etc. Merci pour le renseignement ! On lit aussi « Chambre du roi » au-dessus d'une… salle de cinéma. Il faut suivre ! A l'acte 2, le jardin du monastère se transforme… en salle de gym. Des escrimeuses s'escriment tandis que le chœur chante « ces bois au feuillage immense ». Allez comprendre !…

Mais, nous l'avons dit, le spectacle a une force propre qui culmine dans la scène du couronnement. Alors, on se laisse aller dans ce monde étrange et austère où se trament des amours et des trahisons. Nous l'avons dit aussi, ce spectacle vaut par la qualité de sa distribution vocale. Les deux meilleurs se trouvent au sommet de la hiérarchie des personnages : la reine et le roi. La reine est **Marina Rebeka**. Timbre magnifique, totale maîtrise vocale, belle aisance scénique. Il faut l'entendre non seulement dans l'éclat de ses solos ou duos d'amour mais aussi dans l'intensité émotionnelle d'un air comme « *O ma chère compagne* » quand le roi répudie sa suivante qui n'a pas su la surveiller. Le Philippe II de **Christian Van Horn** est impressionnant. Avec sa voix et son timbre de bronze et sa puissance expressive, il incarne à la fois l'autorité et la fragilité de son personnage. « *Elle ne m'aime pas* » chante-t-il – et toute la salle frémit. On a connu meilleurs Carlos que **Charles Castronovo**. Mais celui-ci nous touche quand même par son engagement et la qualité de son timbre. Il est curieusement meilleur dans les duos que dans les solos dans lesquels il a tendance à chanter en force.

Magnifique duo final avec Elisabeth !

Ekaterina Gubanova, voix chaude et puissante, assume avec panache son rôle d'Eboli. Elle est attendue au tournant dans son air « *Oh don fatal* ». Là, on aurait aimé plus d'éclat. En revanche son duo avec Elisabeth restera dans nos souvenirs. Et voici le Rodrigue d'**Andrzej Filończyk**. Il emporte tout sur son passage ! Séduisant, ardent, il fait sonner ses aigus brillants, sait rajouter les sanglots qu'il faut et vous remue en chantant « *Ah je meurs l'âme joyeuse…* ». La basse russe **Alexander Tsymbalyuk** vous fait trembler dans son rôle de Grand Inquisiteur avec ses graves profonds et son autorité d'airain. On aime aussi les accents graves du Moine de **Sava Semic.** Très bons seconds rôles avec, notamment le Thibault de **Marine Chagnon**. Les **Chœurs de l'Opéra national de Paris**, comme toujours, sont excellents.

Quant à la cheffe autralienne **Simone Young**, elle fait resplendir l'orchestre, lui donnant de la souplesse, du corps, de l'éclat, de la grandeur. Elle se donne à Carlos. Elle est, avec Elisabeth, l'une des deux reines de la soirée.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille. 20 avril 2025. VERDI : Don Carlos. Charles Castronovo, Maria Rebeka, Christian Van Horn, Ekaterina Gubanova, Andrzej Filończyk… Krzysztof Warlikowski / Simone Young. Crédit photographique © Franck Ferville / Opéra de Paris

CRITIQUE, concert. MONACO, Salle Garnier, le 6 avril 2025. RAVEL : Trio / MESSIAEN : Quatuor pour la fin du temps. Trio Pantoum et Ann Lepage (clarinette)

Le printemps porte en lui l'idée de renouveau, de jeunesse, de fraîcheur, de vivacité, de limpidité. Un groupe musical possède en lui ces caractéristiques au plus haut niveau : c'est l'extraordinaire Trio Pantoum qui a clôturé le Printemps des arts de Monte-Carlo. Ce trio est un printemps à lui tout seul !

Il fallait l'entendre interpréter le *Trio* de **Maurice Ravel**. Cette œuvre est emblématique pour cet ensemble. Il a pris le nom, *Pantoum*, de son deuxième mouvement – forme poétique de Malaisie qui a inspiré Ravel. Nous avons rarement entendu une interprétation aussi fine, subtile, limpide, précise, transparente de cette œuvre. Le souffle d'un zéphyr passait sous leurs archets. Et ces *pianissimi* ! Avez-vous déjà entendu des nuances plus fines, des sons plus transparents ? Ces jeunes nous ont donné une leçon. Il fallait également les entendre dans le *Quatuor pour la fin du temps* d'**Olivier Messiaen**, dans lequel ils furent rejoints par la clarinettiste

Ann Lepage. De cette œuvre créée dans les conditions atroces que l'on sait – dans un camp de prisonnier pendant la guerre – ils donnèrent une interprétation frémissante, élégante, jaillissante, inspirée, parfaite au plan de l'intonation, du phrasé, de la virtuosité. Ainsi s'enchaînèrent ces indescriptibles « *Liturgie de cristal* », « *Vocalise de l'ange* », « *Fouillis d'arc en ciel* » qui constituent cette œuvre. Lorsque la clarinettiste entama l'« *Abîme des oiseaux* », il se fit un silence dans la salle. On était accroché à son souffle. Le temps n'était peut-être pas fini. En tout cas, il était suspendu. Puis ce fut la « *Louange à l'immortalité de Jésus* » : à ce moment ultime de l'œuvre le chant solitaire du violon s'élève vers le ciel, accompagné de tintements angéliques du piano.

Ainsi s'achevait le Printemps des arts. Une « *Fin du temps* » pour une fin de « Printemps »…

CRITIQUE, concert. MONACO, Salle Garnier, le 6 avril 2025. RAVEL : Trio / MESSIAEN : Quatuor pour la fin du temps. Trio Pantoum et Ann Lepage (clarinette). Crédit photographique © Alice Blangero

CRITIQUE, concert. NICE, Théâtre National de Nice, le 26 mars 2025. BOULEZ : Sonatine pour flûte et piano, Dérives 1 et 2. Ensemble Orchestral Contemporain, Bruno Mantovani (direction)

Ça y est, on y est arrivé au 26 mars tant attendu de la commémoration des cent ans de Pierre Boulez ! Du coup, par nécessité ou par choix, un certain nombre de célébrations ont eu lieu en France. On s'est réuni en petits cénacles ou en grandes assemblées. Des journalistes en mal d'érudition ont tenu des propos savants ou abscons – dont ils ne comprenaient forcément pas le sens…

Mais une chose est sûre : l'un des concerts les plus exaltants a eu lieu à Nice avec les ***Dérives 1 et 2*** sous l'admirable direction de **Bruno Mantovani**. Une vraie jubilation boulézienne ! Le concert s'est déroulé dans le cadre du **Printemps des Arts de Monte-Carlo**, délocalisé à Nice. Il a été donné entre les murs de pierre nue de l'ancienne église des Franciscains, transformée en **Théâtre National de Nice**. Salle comble. La Côte d'Azur a ses fervents bouléziens.

Le programme jalonnait en trois œuvres la chronologie boulézienne : *Sonatine pour flûte et piano,* puis *Dérives 1 et*

2. Dans la *Sonatine* à l'écriture déchirée, dans la droite ligne de l'esthétique sérielle, on sent à plusieurs moments une nostalgie des formules mélodiques. La tentation du lyrisme n'est pas loin. Puis les stridences de la flûte reprennent leurs droits, auxquelles répondent les fulgurances du piano. A un moment, celui-ci n'hésite pas à jouer des coudes et prendre la vedette en un violent solo. L'œuvre fut composée pour Jean-Pierre Rampal qui ne la joua pas (ce fut la même chose, en son temps, avec le violoniste Kreisler dont la célébrité tient à une sonate de Beethoven… qu'il a refusé de jouer !).

On peut affirmer que cette *Sonatine* a été admirablement vengée, l'autre soir, par le flûtiste **Fabrice Jünger**, accompagné par le pianiste **Benjamin d'Anfray.** *Dérive 2* était la pièce maîtresse du concert – une effervescence musicale ininterrompue de cinquante minutes, une éruption volcanique de notes sur le magma desquelles l'auditeur est ballotté comme une barque sur l'océan (pour prendre un comparaison ravélienne). L'œuvre est composée pour onze instruments : cordes, harpe, cor et bois (dont un cor anglais très présent), percussions à clavier, et piano. Dans une succession de séquences vif-lent-vif, ces instruments s'interpellent, s'invectivent, se répondent, se juxtaposent ou se superposent, procédant par tuilage, glissement, déphasage. Il faut se laisser aller à l'écoute. C'est du beau, du grand Boulez (tout Boulez ne mérite pas telle appréciation !…)

Admirable fut la direction de **Bruno Mantovani**. Il est chez lui dans cette musique. Il en assume avec une époustouflante maîtrise les constants changements de mesure et de *tempo*, et les départs d'instruments tous azimuts. Il faut avoir une rigueur d'ordinateur pour diriger cette œuvre. La moindre déconcentration de la part du chef et c'est un déraillement collectif. Bruno Mantovani eut cette rigueur – mais avec en plus un frémissement humain qui alimentait la vibration de la musique.

On admira l'imperturbable concentration des musiciens de

l’**Ensemble Orchestral Contemporain**. On peut vous l’affirmer : dans cette interprétation… personne n’était à la dérive !

CRITIQUE, concert. NICE, Théâtre National de Nice, le 26 mars 2025. BOULEZ : Dérive 1 et 2. Ensemble Orchestral Contemporain, Bruno Mantovani (direction). Crédit photo (c) André Peyrègne

CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 23 mars 2025. RAVEL : L’Heure espagnole / L’Enfant et les sortilèges. Gaëlle Arquez, Cyrille Dubois, Florian Sempey, Matthieu Lécroart… Jean-Louis Grinda / Kazuki Yamada

C’est la fête à Ravel. La saison de l’Opéra de Monte-Carlo s’achève on ne peut plus brillamment sur *L‘Enfant et les Sortilèges* et *L’Heure espagnole* programmés au cours de la même soirée dans la joie et la bonne humeur. Ce faisant, Monaco célèbre deux anniversaires : les cent cinquante ans de la naissance de Maurice Ravel et le centenaire de la création, sur la scène monégasque, de *L’Enfant et les Sortilèges,* le 21 mars 1925. De toute évidence, cent ans plus tard l’« *Enfant* » se porte bien !

La rayonnante directrice de l’Opéra de Monte-Carlo, Cecilia Bartoli, en a confié la mise en scène à son prédécesseur **Jean-Louis Grinda**. Elle a bien fait ! Jean-Louis Grinda a réalisé là un travail d’artiste, d’esthète, d’orfèvre. Il a animé ces *Sortilèges* de mille détails drôles et précis. Il a situé dans un milieu grand-bourgeois cette histoire de sale gosse qui martyrise les objets, les animaux et les domestiques qui l’entourent. Jean-Louis Grinda anime le lit à baldaquin, le fauteuil, la tasse chinoise, il juche la bonne fée au sommet d’une armoire, il fait apparaître le chat en ombre chinoise, présente l’arithmétique au milieu d’un essaim de bonnets d’âne, utilise à bon escient les effets vidéo. Tout cela est réjouissant et réussi.

La distribution est épatante. **Gaëlle Arquez** fait l’enfant. Et qu’est-ce qu’elle le fait bien ! **Axelle Saint-Cirel** incarne sa mère avec brio, **Julie Nemer** est très Chouette, tandis que **Floriane Hasler** se fait Tasse. **Florie Valiquette** fait valoir ses vocalises princières tandis que **Jennifer Courcier** se retrouve en Chauve-Souris et **Cécile Madelin** en Ecureuil. Quant à **Florian Sempey, Matthieu Lécroart** et **Cyrille Dubois,** ils forment un trio de chanteurs comédiens qui nous réjouit autant dans *L’Enfant et les Sortilèges* que dans *L’Heure espagnole*.

Cette *Heure espagnole*, parlons-en ! Jean-Louis Grinda la monte avec une précision… d'horlogerie suisse. Tout fonctionne à merveille… Là encore, la distribution nous ravit. En plus du réjouissant trio Dubois-Sempey-Lécroart, il y a aussi l'horloger de **Vincent Ordonneau** – et à nouveau l'excellente **Gaëlle Arquez** en horlogère.

Dans la fosse, l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** nous sert un Ravel plein d'entrain sous la direction de son chef, l'excellent **Kazuki Yamada**.

A la bonne heure !

CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 23 mars 2025. RAVEL : L'Heure espagnole / L'Enfant et les sortilèges. Gaëlle Arquez, Cyrille Dubois, Florian Sempey, Matthieu Lécroart… Jean-Louis Grinda / Kazuki Yamada. Crédit photo © Marco Borrelli